
L'impasse existentielle dans le roman *Affaire Clémenceau* de Dumas fils: crises et résolutions des conflits intérieurs

The existential impasse in The novel *Clemenceau case* by Dumas son : crises and resolutions of inner conflicts

Patricia MAKITA IDIATA
Université Omar Bongo/ Gabon
pm.idiata@gmail.com

Reçu: 00/00/0000, **Accepté:** 00/00/0000, **Publié:** 20/10/ 2023

Résumé

Cet article montre en quoi les processus psychiques qu'éprouvent les personnages de ce roman forcent à remettre en cause des idées, des croyances ou des valeurs relevant de l'éducation, du mariage ou de la loi pour fonder ou pour accentuer les différences sociales, notamment entre un fils légitime et un autre dit illégitime. Par excès ou par défaut d'une identification au père, se met en place un mécanisme de repli sur soi dont découle aussi bien une perte d'identité qu'une forme d'insatisfaction. Ce qui explique, qu'entre l'ambition de se réaliser et l'obligation de satisfaire à une attente de la société, le héros dumasien est en proie à une impasse. Placé dans cette situation, il est appelé à gérer dans tous les cas la même contradiction liminaire : aspiration individuelle et devoir d'appartenance au groupe social ; à l'aune des préjugés, il se retrouve pris dans un engrenage dont les traits psychologiques vont des crises nerveuses aux troubles psychiques et au suicide. Étant dans une communauté hiérarchisée, le personnage se heurte à « *l'égoïsme des intérêts privés* » et ne peut traduire sa volonté que par une violence tournée contre soi.

Mots-clés : crises-Dumas fils-impasse-existence-résolution.

Abstract

This article show how the psychic processes experienced by the characters in the novel force them to question ideas, beliefs or values relating to education, marriage or law in order to found or accentuate social differences, especially between a legitimate son and another said illegitimate. By excess or by lack of identification with the father, a mechanism of withdrawal into oneself is set up from which result both a

loss of identity and a form of dissatisfaction. This explains why, between the ambition to achieve and the obligation to satisfy an expectation of society, the dumasian hero is in the grip of an impasse. Placed in this situation, he is called upon to manage in all cases the same preliminary contradiction: individual aspiration and duty to belong to the social group; in the light of prejudices, he finds himself caught in a spiral whose psychological traits range from nervous crises to psychic disorders and suicide. Being in a hierarchical community, the characters comes up against “the selfishness of private interests” and can only translate his will into violence turned against himself.

Keywords: Crises-Dumas son-impasse-existence-resolution.

Pour citer cet article :

MAKITA IDIATA, Patricia, (2023), L'impasse existentielle dans le roman *Affaire Clémenceau* de Dumas fils: crises et résolutions des conflits intérieurs, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(2), 450-463. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

Pour citer le numéro :

MARTIN, Justine, SOLTANI, El-Mehdi et YAO, Jean-Marc Yao, (2023), Numéro -Spécial- Varia-, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 1(2), 580p. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>



Introduction

Alexandre Dumas fils fait partie de cette génération d'écrivains dénommés « moralisateurs », connu de la postérité pour son engagement dans le débat sur la réalité sociale. Dans ses œuvres, il manifeste un intérêt croissant à l'égard des classes sociales défavorisées et des injustices qui en découlent. Transposant dans ses écrits la réalité d'une identité complexe, dans un monde rempli de violence et de transgression, voire d'oppression et de haine, l'homme est confronté à une impasse insoupçonnée. Sa démarche oscille entre juriste militant et études personnelles. Il développe une approche heuristique de ces sujets, en abordant des questions telles que : l'enfant naturel, la femme déchue, « la prostitution universelle », et « la révolution de la femme » (M. Spronck, R. Doumic, 2021). Dans ses œuvres, Dumas fils essaye de comprendre les circonstances sociales et culturelles qui façonnent la réalité vécue des personnes défavorisées. L'œuvre la plus connue de Dumas fils est *La Dame aux camélias* (1848). Cette œuvre censurée pour atteinte aux bonnes mœurs de l'époque est réhabilitée en 1852 parce qu'elle porte un nouveau débat sur le fonctionnement de la société et les conventions auxquelles l'homme est soumis. L'*Affaire Clémenceau ou Mémoire d'un accusé* (1869) remet en cause les certitudes d'une société qui peuvent conduire l'individu à une impasse existentielle et l'empêche de se réaliser. Cette œuvre raconte l'histoire de Pierre Clémenceau, un enfant naturel, abandonné par son père et qui a du mal à se réaliser dans une société faite de conventions et de préjugés. L'illégitimité de sa naissance l'expose à la méchanceté des autres, aux railleries de ses camarades, ainsi qu'au rejet. Si une société se définit par ce qu'elle rejette comme le dit Michel Foucault, son système de valeur (la légitimité) n'existe pas sans un système (l'illégitimité) qui l'oppose. La figure du marginal est donc récupérée par Dumas fils pour faire son autocritique. En effet, la mise en scène de ce roman, à travers un factum judiciaire permet de signaler les inégalités sociales et le système de classe qui en découle :

Lorsque je vins au monde, une de ces lois que vous trouvez si bien faites, et que je me permets quelques fois d'attaquer, m'attendais à côté de mon berceau pour peser sur moi, qui n'avais pas demandé à naître, qui n'avais certainement jamais fait de mal et qui étais aussi innocent que tous les autres enfants qui naissaient à la même heure, fussent-ils fils de rois sur leur trône ou de magistrats sur leur siège (Dumas fils, 2013 : XV)¹.

Freiné dans son avenir, le personnage se retrouve dans une impasse, une situation dans laquelle il est coincé et ne peut avancer. Cette impasse

¹ Extrait cité dans la préface de l'œuvre.

témoigne d'une instabilité d'humeur et d'une ambivalence des sentiments. Elle est le résultat d'une société oppressante qui ne permet pas l'épanouissement. Lié par des contraintes qui l'empêchent d'avancer, l'individu est en proie à la colère et la frustration. Il cherche des solutions dans l'amour et la religion. Cependant, ces solutions ne sont pas suffisantes pour lui permettre d'échapper à sa situation, alors viennent des solutions extrêmes telles que le désir de suicide et le meurtre.

Sous la forme d'un récit analeptique, le narrateur revient dans ses souvenirs pour justifier la psychologie du personnage. Le fait de revenir sur ses pas, ses émotions sous-tend la situation bloquée dans laquelle se trouve le personnage. Le discours se caractérise dès lors par une instabilité d'humeur, un discours direct, une ambivalence des sentiments du personnage tiraillé entre les lois de la société et le désir de se réaliser. Il sera question pour nous de disséquer la psychologie du personnage à travers le regard du narrateur, le tout en s'appuyant sur l'inconscient du personnage et sa non-sociabilité. Nous aborderons l'impasse dans laquelle se situe le personnage, ensuite démontrer les conséquences de cette impasse, enfin les tentatives de solution à ce cul-de-sac intérieur.

Le cadre théorique associera la sociologie et la psychanalyse littéraire relative à l'identification des mécanismes psychosociaux de l'individu.

1 / Clémenceau, un sujet non social

La notion de sujet est liée aux caractéristiques d'un être humain. Chez Hans Joas (1999 : 15) le sujet est cet individu qui a la capacité de participer activement à la construction de son existence, de maîtriser son expérience, d'être responsable. Le sujet social est donc cet individu qui est en interaction et coexiste avec d'autres individus pour pouvoir se développer et même se reproduire. En fait, le sujet social acquiert sa condition humaine de sa relation avec les autres. On peut dire qu'en tant que sujet social, l'être humain se définit à partir de son environnement. Non seulement les liens directs avec d'autres personnes influent sur lui, mais aussi les institutions créées par consensus (comme la loi sociale ou ecclésiastique) déterminent sa conduite. Ce qui implique que, pour pouvoir être un sujet social, l'être humain doit être prêt à accepter les règles et les normes sociales.

Quant au sujet non social, c'est un individu qui dans une société interagit avec l'autre, mais il est rejeté par l'effet de sa condition sociale. Dans l'*Affaire Clémenceau*, Alexandre Dumas fils démontre bien les difficultés et le rejet que peut vivre un individu non social. Dans ce récit, Clémenceau est un personnage marginalisé et rejeté à cause de sa condition sociale. Malgré le fait qu'il se trouve dans une société, il est incapable de

profiter des mêmes opportunités et des mêmes droits que ses semblables. Il est privé des conditions concrètes d'existences : l'éducation, le mariage, la loi. La question qui se pose est : comment construire son existence et être responsable de ses actes lorsqu'on est exclu, pauvre et privé de ses droits ?

L'univers dépeint par Alexandre Dumas fils dans son œuvre est un univers oppressant où les individus sont contraints d'adopter un mode de vie qui ne leur permet pas de s'épanouir et de construire une vie satisfaisante. Ce monde est personnifié par Pierre Clémenceau, un jeune homme vivant sous le jeu d'une loi sur la légitimité et qui ne lui permet pas de s'affranchir des conventions sociales. Hollier et Rigolot notent :

La seconde moitié du XIX^e siècle amène l'homme à prendre conscience d'une vérité, qui est que les valeurs prônées au XVIII^e siècle « égalité et fraternité » ont été à jamais oubliés. [...]. La révolution de 1848 a montré que ces valeurs n'étaient rien d'autre que des représentations, sujette à ce titre à diverses manipulations, à des glissements sémantiques et à toutes sortes d'effet de pouvoirs (1993 : 666).

En ce sens, l'image du siècle est façonnée par celle que donne la société bourgeoise, dont les préoccupations forment la substance de la littérature. *L'Affaire Clémenceau* fait la représentation d'une société : la société parisienne. Cette société faite de règles et d'interdit privilégie l'hégémonie des classes sociales supérieures (Daumard, 1993). Dans ce cadre, la société dumasienne véhicule un ensemble de croyances et d'interdits qui veillent « pompeusement et dogmatiquement sur l'arche sainte de la routine, et qu'on nomme enfin : médiocrité ». (Dumas fils, 2006 : 25).

Tel un plaidoyer, le personnage Clémenceau dévoile les combats vécus depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte. Parler du sujet non social dans tous ses états revient à s'intéresser sur l'origine de ce personnage, comprendre ce qui l'emmène à avoir une existence étriquée. En effet, la loi sociale constitue un obstacle à la réalisation du personnage, car : « pendant que les uns disent pardonne, d'autres disent punis, pendant que la loi divine déclare que tous les hommes sont frères, le code ne prévoit qu'une chose, c'est qu'il pourrait bien tous se tromper, se voler, se massacrer » (Dumas fils, 2013 : IV). Le monde qu'envisagent les membres de cette communauté est par nature et par définition un monde partagé ; en butte à des contraintes existentielles incontournables. Ainsi, Clémenceau n'arrive pas à dépasser ses limites ni échapper à sa condition tel que Kyo dans *La Condition humaine*.

Depuis des siècles, la société montre une grande insensibilité envers des enfants nés de père inconnu, car « un enfant qui naît de "père inconnu" entre dans la vie avec une extrême fragilité, tant sur le plan juridique que sur

le plan moral. Ici, le code napoléonien se fonde sur la notion de «légitimité» qui ne se conçoit qu'autour de la figure paternelle » (Schopp et Ledda, 2018 : 194). En effet, la société napoléonienne discrimine et rejette le bâtard en raison de la notion de « légitimité » qui est attachée à la figure paternelle, car : « L'un se croyait en droit de me reprocher ma pauvreté, parce qu'il était riche, celui-là de n'avoir pas de père, parce qu'il avait deux peut-être, l'autre le travail de ma mère parce que la sienne était oisive » (Dumas, 2006 : 31). À travers un ton xénophobe et sobre, l'auteur met fondamentalement en évidence l'extrême fragilité juridique et morale dans laquelle se trouve le personnage. En ce sens que, la discrimination se poursuit sous la forme d'insulte, et de remarques insultantes de la part de ses camarades qui le condamne à la quarantaine : « condamné à la quarantaine. Un lundi m'étant approché de l'un de ceux avec qui je jouais d'habitude, je le vis, avant que je lui eusse adressé la parole, se sauver en criant : - « quarantaine » (*Ibid.* : 41). La quarantaine est un terme employé dès le XIV^e siècle pour désigner les règlements édictés par un État ou une commune, dans le but d'enrayer la propagation d'une maladie contagieuse à l'intérieur de ses limites ; par la suite, elle devient une loi militaire qui consiste à ne pas avoir de communication directe ou indirecte envers une personne. Dans le récit, le personnage Clémenceau est exclu complètement de toute relation sociale, totalement ostracisé. Son statut social est identifié à une épidémie, une maladie qu'il faut enrayer, évitée à tout prix au risque d'être contaminé. Patrick Nicol pense que la quarantaine est une sorte de traversé vers la maturité. Mais pour Clémenceau, cela s'apparente à une destinée bloquée, sans espoir. Il déclare :

Je crus à une plaisanterie, et je m'approchai d'un autre. Même manœuvre. Ainsi d'un troisième, et, de tous ceux qui me voyaient venir dans leur direction. [...] On m'avait donc rejeté hors de la communauté parce que je n'avais pas de père, et qu'aux yeux de ces enfants, c'était quelque chose d'équivalent à la peste ou au scorbut » (*Ibid.* : 28-29).

Mettre au même niveau d'existence un enfant naturel et des maladies graves telles que la peste ou le scorbut est un signe de marginalisation. L'individu est rejeté pour des raisons qui n'ont rien à voir avec des motifs psychologiques ou des idées. Au lieu de cela, sa marginalité est profonde et durable, et affecte le vécu. Il se retrouve alors isolé des autres, sans aucun moyen d'en sortir. Mis à l'écart en raison de sa bâtardise, il devient un paria et il est souvent la cible de la cruauté et de l'injustice: «je fus surnommé le beau Dunois [...]. Grâce à ce surnom et à ce nom de baptême, on put me souffleter, à toute minute, sans qu'il me fût permis de me plaindre (*Ibid.* : 41). Pour souligner sa non-socialité, il est comparé à une monstruosité : un

bossu. Sa situation sociale lui donne une identité transgressive et pathologique qui le rend vulnérable et le pousse à vivre aux marges de la société : « on finit par me reléguer au bout de la table du réfectoire [...]. Ils me passaient les plats que lorsqu'il n'y avait plus rien ou presque plus rien dedans » (*Ibid.* : 34-35). Pour eux dit-il :

Je n'apportais pas à la communauté les antécédents exigibles de la famille et que je ne suppléais pas par une compensation utile à leurs besoins ou à leurs vanités. Je devenais pour eux un être à part comme un bossu, je n'étais plus de leur race, et, repoussé de leur sein, je ne pouvais plus servir qu'à leur amusement (*Ibid.* : 43-44).

Les expressions tels que : « les éléments exigibles de la famille », « une compensation utile », « leur race », « un être à part » renvoient au champ lexical de l'exclusion. Dans cette œuvre, la société parisienne de Dumas a des exigences impitoyables à l'égard de l'enfant né hors mariage, il est perçu comme inutile, car la société exige l'association de trois éléments : père-mère-enfant. Le nom propre fait du personnage « un vivant en chair et en os » alors que le surnom « bâtard » l'intègre dans un groupe qui lui donne une existence relative: « quoi qu'il fasse, l'opposition y trouve à redire » (Dumas fils, 2013 : V). Le bâtard est exclu de toute part, alors que ce « malheur devrait susciter leur sympathie et provoquer leur assistance » (*Ibid.* : 18).

L'histoire de Clémenceau met en lumière l'emprise d'une réalité sur l'existence humaine et le sort de l'individu. Le problème de l'impasse est intrinsèquement lié à celui de la différenciation, qui suppose une vision manichéenne du monde : divisant les légitimes de ceux qui ne le sont pas. À travers cette vision, c'est le déni de l'individualité et de l'identité des individus qui s'expriment. Mais comment le personnage éprouve-t-il cet étai ?

2/ Les symptômes de l'impasse

L'impasse peut être interprétée comme un roman initiatique qui retrace le parcours problématique d'un personnage à la recherche de lui-même, dans un monde sans repère. C'est aussi l'impossibilité pour le légitime et l'exclu de cohabiter. Pourtant, durant ce parcours, l'impossibilité de satisfaire un désir n'est pas toujours vécue de manière consciente. Les réactions psychologiques varient d'un individu à l'autre. Par exemple, la solitude et l'isolement peuvent être le résultat de la frustration et le sentiment d'étrangeté. On déduit de là que le symptôme en psychanalyse exprime un malaise qui interpelle le sujet et que celui-ci est décrit avec des mots singuliers et des métaphores inattendues. Pour Freud : « chaque symptôme a un sens et se rattache étroitement à la vie du malade » (S. Freud, 2015 : 309). En effet, ce sont des produits de processus inconscients inassimilable.

Chez Dumas fils, le symptôme se manifeste par un processus de refoulement à savoir : la frustration, le repli sur soi, la dépression qui conduit au trouble psychique.

En parlant de la frustration comme réponse à l'impasse existentielle, la psychanalyse trouve en elle, un terme à double sens. Elle exprime à la fois un acte et un état. Il va de l'acte de refuser quelque chose à quelqu'un, à l'état que provoque ce refus. Dans *L'Avenir d'une illusion* : « on appelle frustration le fait qu'une pulsion ne peut être satisfaite [...] et l'état que cet interdit provoque » (S. Freud, 1927 :145). Antoine Vergote en citant Lacan montre que la frustration est « la représentation imaginaire et névrotique, sur fond de non-acceptation de la castration symbolique » (Vergote et al, 1994: 18). Elle est donc liée aux aléas de la vie, c'est un manque de l'objet.

Le verbe « frustrer » est le fait de priver quelqu'un de ce qui lui est dû, de ce qui doit lui revenir, de ce qu'il espère. Dans l'œuvre de Dumas fils, le bâtard Clémenceau est victime d'une discrimination qui le fait se sentir frustrer et insatisfait. Il pense avoir des droits et le fait que l'autre ne reconnaisse pas ce droit, cause une souffrance morale intense à ce dernier: « je devenais inquiet, ombrageux, haineux » (*Ibid.* :46). L'énumération de ces adjectifs met en évidence la souffrance morale du personnage. En effet, il est : « attaquer dans son sommeil », « harceler dès le réveil », « reléguer au dernier rang au réfectoire », « on ne lui passait les plats que lorsqu'ils étaient vides », « je sentais le coup sans voir la main », « mon caractère et ma santé s'altéraient » (*Ibid.* :47). Les répercussions émotionnelles sont vives et se dirigent vers l'intérieur. Ce qui signifie qu'elles ont un impact négatif sur le sujet, sur la psychologie et le physique : « il ne grandissait plus ; il s'étiolait ; il n'avait pas de goût ni pour les études ni pour le jeu ». En effet, son impuissance face à la situation l'oriente dans un monde d'autodestruction.

De plus, le sentiment de frustration est avant tout lié à une forme de rejet et d'exclusion, ce qui peut entraîner une perte de soi et une crise identitaire. Un tel sentiment se manifeste d'une manière ou d'une autre dans tous les aspects de la vie, y compris dans la façon dont les individus perçoivent leur rôle dans la société. Mis à l'écart, Clémenceau ne sait plus ce qu'il est, étant donné que la société le considère comme une épidémie, un être anormal. Ce dernier sombre dans une confusion quant à son identité, que l'on peut qualifier de trouble identitaire ou de dédoublement de la personnalité. Les auteurs tels que Fiodor Dostoïevski (1980), Oscar Wilde (1891), Pierre Ndemby (2017) ont tous recours à la figure du double afin de représenter cet état d'identité trouble du héros du roman. Dostoïevski présente le dédoublement comme une exploration de la dualité, de la

culpabilité et des conflits internes. Les personnages sont confrontés à leurs propres doubles, ce qui les pousse à remettre en question leur identité, leur moralité et leur place dans le monde. Chez Wilde nous pouvons observer une forme de double ou de miroir symbolique entre le personnage principal Dorian Gray et son portrait. Le portrait agit en quelque sorte comme un double sombre, qui révèle la véritable nature de Dorian et ses choix douteux. Tandis que Ndemby fait référence au conflit intérieur et extérieur auquel se livre l'individu avec lui-même ou avec les autres. Cela soulève les questions existentielles profondes sur la nature humaine et la lutte entre le bien et le mal. En recourant à ces approches littéraires, ces auteurs tentent de capturer et de traduire le sentiment de rejet, d'exclusion et de le transformer en une forme narrative accessible. Dans le roman de Dumas fils, le dédoublement est psychologique, et reflète l'identité trouble de l'individu fictif. Le personnage déclare :

Je suis comme Jésus, je n'ai pas de père ; je suis le fils de Dieu ; je comprends maintenant que les hommes qui ne sont pas initiés à ce mystère me persécutent comme on l'a persécuté. Ils me mettront à mort aussi plus tard ; mais le royaume des cieux m'appartiendra et je délivrerai ceux qui m'auront méconnue. Ma mère sera en vénération parmi le monde. (*Ibid.* : 57).

La confusion identitaire qui assaille le personnage principal et qui se manifeste à travers ce désir impérieux de se comparer au fils de Dieu illustre parfaitement la quête tragique et impossible d'un idéal inaccessible. Clémenceau cherche à réaliser un rapprochement entre lui et Jésus qui ne peut pas être le même, puisque leurs natures sont différentes (l'un divin, l'autre terrestre). Cette comparaison christique est d'avance vouée à l'échec, et c'est précisément ce qui donne à l'extrait sa teneur humoristique.

La quête identitaire et le refus de mortalité conduisent l'individu à rechercher un idéal inaccessible. Cependant, la tentative de trouver un soi qui le satisfait est vouée à l'échec. En ce sens qu'au lieu de poursuivre l'existence du Christ, il ne fera que s'en éloigner davantage par ses réactions, en se remettant lui-même en question : « Voilà donc ce que c'est que la vie ! Ainsi, malgré tous mes efforts, nés hors du cercle social, je n'aurais pas pu y rentrer. Le bien n'est pas pour moi » (*Ibid.* : 307).

Outre la frustration et la confusion identitaire, l'impasse se lit à travers le repli sur soi. Face aux situations difficiles ou à des conflits intérieurs, les personnages choisissent de se retirer plutôt que d'affronter leurs problèmes de front. Ce motif se lit chez Clémenceau lorsqu'il se retire progressivement du monde extérieur et s'isole dans sa douleur : d'abord en cultivant son jardin. Puis, en subissant la quarantaine : « Aujourd'hui, me voilà tout à fait seul, après une courte existence bien remplie par les luttes »

(*Ibid.* : 49). Lorsque la relation se détériore avec ses camarades, il explique : « je n'opposais plus qu'un visage souriant et des yeux en extase aux insultes de mes camarades, insultes que j'appelais maintenant comme des épreuves bienfaisantes et des bénédictions d'en haut. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus ; je ne pensais qu'au paradis et au moyen d'y entrer » (*Ibid.* : 57-58). Freud parle à ce moment de régression : « le retour de la libido à des phases antérieures de son développement » (Freud, 2015 : 415). Ce qui signifie qu'en ayant recours au paradis, l'auteur montre le désir de l'homme de retourner à l'origine des choses. Le concept de paradis est associé à un lieu idéal, souvent perçu comme une réalité parfaite. Pour le personnage, il semble que le paradis soit considéré comme un lieu de bonheur et de paix où l'homme est en harmonie avec lui-même et aspire à un état primordial de pureté : « le royaume des cieux m'appartient et je délivrerai ceux qui m'auront méconnu [...]. Je commençais mon examen de conscience à toute minute, et, ne me trouvant jamais assez pur, je me condamnais à des jeûnes exagérés » (Dumas fils, 2006 : 57-58). Il reflète le besoin de se libérer des limitations et des imperfections de la condition humaine, et de revenir à un état de joie et de simplicité. Le repli sur soi devient alors une réponse au chagrin et à la tristesse. Ce repli sur soi est une auto-préservation. Le personnage se détache du monde extérieur pour protéger ses émotions fragiles ou pour éviter les conflits.

Toutefois, les symptômes sont une réaction temporaire ou une étape vers une résolution et une transformation personnelle ultérieure. En effet, le héros dumasien ne se contente pas de fixer l'obstacle dressé devant lui, mais cherche à résoudre son conflit intérieur.

3/ Résolution du conflit intérieur

Clémenceau est un jeune homme qui cherche un moyen de résoudre ses conflits intérieurs. Bien qu'il n'ait pas préconisé la sagesse comme le fait Platon ni la voie radicale des isolements volontaires pour éviter la souffrance, il a finalement choisi la voie ecclésiastique (catéchisme). Cette option est motivée par le fait qu'il cherche un confident qui peut l'aider à surmonter ses angoisses et à trouver un peu d'espoir : « je cherchais un confident discret. Je le trouvais dans le prêtre qui nous instruisait dans le catéchisme » (*Ibid.*, p. 55). La religion en tant que réponse à l'angoisse existentielle, offre un soutien à l'homme et lui propose une issue à l'impasse. Elle offre également à l'être un modèle identificatoire paternel nécessaire qui lui apporte un soutien inespéré. Après plusieurs semaines de prières, de jeûnes, de méditations et de connaissance de Saints, Clémenceau aurait voulu « qu'on lui lapide comme saint Étienne, qu'on le perce des flèches comme saint Sébastien » (*Ibid.* : 57). Freud parle de cure. Il situe la

religion comme l'un des moyens dont dispose l'homme pour supporter le poids de la vie au même titre que les sédatifs². En effet, le désir de se confier, de se référer ou de se construire un père débouche sur une société malade. Bien qu'elle soit une réponse au conflit intérieur, elle ne demeure pas moins une illusion. Pas parce qu'elle est fausse, mais parce qu'elle obéit à une logique de désir et non de vérité. Ce qui signifie qu'elle est un obstacle à une pensée libre, personnelle et critique. Elle maintient l'individu dans une illusion infantile. Clémenceau croit trouver la solution à cette cure, or ce n'est qu'une illusion. Plus tard, il sombre dans un délire qui dure un certain de temps.

Cette solution n'aboutissant à rien, le suicide devient une alternative. Il déclare : « J'étais touché au plus profond de mes entrailles. Il ne s'agissait plus que de se résigner et de mourir aussi simplement que possible » (*Ibid.* : 305). Le suicide est une solution à un problème qui émerge d'une lutte. Et Freud a observé qu'après une perte ou une déception réelle, émanant d'une personne objet de sentiments ambivalents intenses, la haine originare dirigée contre l'autre peut être détournée contre une partie de soi (Freud, 2013). Clémenceau s'attend à ce que son corps meurt et le souhaite. Le fait qu'il ait été trahi non seulement par la société, mais aussi par son épouse le pousse à désirer la mort : « Pourquoi l'attendre (en parlant de la mort), pourquoi ne pas en finir tout de suite ? On dit que le suicide est un crime ; ce n'est pas vrai. C'est le droit le plus imprescriptible de l'homme, quand il souffre au-delà de ses facultés. Si c'est un crime, tant pis pour le Dieu qui nous réduit à le commettre » (*Ibid.* : 308). Chez le personnage, il y a ce désir de finir avec l'existence, mais pas le geste qui le réalise. Anthony Bourgeault en parle en termes de « suicidant-limite » (Bourgeault, 2006 : 99-112). Le suicidant-limite est une figure qui se tient entre la vie et la mort, entre le désir de mourir et le désir de vivre. Il se trouve dans une impasse, incapable de mettre fin à ses souffrances. Ce fantasme suicidaire est paradoxal : « il relève toute l'impossibilité du sujet à désirer vers la vie autant qu'il ébauche l'ultime manifestation de son désir, il vise la fusion avec un objet idéal qui le sauverait de ses manques » (*Idem*). La situation du personnage est paradoxale, car il désire à la fois la vie et la mort, et il n'est pas en mesure de faire le bon choix. Le sujet est toujours à la recherche d'un objet idéal qui le sauve de son désir et qui donne un sens à son existence.

²On peut le voir avec Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, que la religion est le soupire de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur. Karl max revient par la suite dire que la religion est l'opium du peuple. *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, Allias, 1998 [1844].

Ainsi, le suicidant-limite est un personnage complexe, un être en proie à une profonde confusion et au désespoir. Il se tient entre deux mondes. Dans le cas du personnage dumasien, tout se passe dans son mental : « Que de fois, j'ai ouvert ma fenêtre, la nuit avec la résolution de me précipiter dans le vide ! Que de fois j'ai approché mon rasoir de mon cou ! Que de fois j'ai découvert ma poitrine, et, me placer devant une glace, cherché l'endroit où je devais me frapper [...] » (*Ibid.* : 311). Ce suicide limite remonte dès l'enfance, lorsque le sujet est privé de ce qui l'identifie à l'autre. Subissant la violence narcissique de la quête du géniteur : « il apprend qu'il doit être autre que ce qu'il est » (*Idem*). C'est-à-dire que la psyché lutte contre un ensemble de mentalités sociales hostiles et à son anéantissement, car les premiers désirs de l'homme ont été négligés par un objet aliénant : la société. Il affronte avec rage son exclusion qui le précipite dans le réel de l'absence et la mort. Tel Grégoire³, ceux à qui il pense « se détournent de lui » (Kafka, 1989: 129). Le fantasme du suicide revendique alors l'autosuffisance plutôt que le manque, la maîtrise sur la mort plutôt que l'absurdité du destin, en décidant de mourir alors qu'il n'a pas décidé de sa vie, il se pose comme son propre géniteur. « Autant le suicidaire cherche à échapper à une soumission passive à l'objet, autant il est en quête du nirvana d'un état narcissique indifférencié » (Ladame et ottino, 1993). L'idée qu'il n'a plus qu'à disparaître s'est implantée dans l'esprit de Clémenceau. Cependant, il n'accomplit pas son fantasme du suicide : « il fallait prendre parti : ou vivre ou mourir » (*Ibid.* : 313). Dominés par l'instinct de conservation, certains s'adonnent à l'excès de travail, à l'accumulation d'activité sexuelle, à la consommation de drogues diverses et d'autres à la violence physique. Le psychanalyste Freud en parle en termes de « pulsion sexuelle de vie et de mort ». Précisons que la pulsion de vie permet à l'individu de maintenir son existence et au-delà, elle conduit à la reproduction de l'espèce. De plus, toutes les pulsions qui ont pour but de lier, de créer, de reproduire sont qualifiées de pulsions de vie. Elle s'oppose à la pulsion de mort telle que l'amour-haine, attraction-répulsion. Chez Freud, la pulsion de vie « construit », « assimile », tandis que la pulsion de mort « démolit », « désassimile ». Les pulsions sont là pour être satisfaites et l'idéal est le retour à l'état d'inexcitabilité, à la mort. Les pulsions de mort sont d'abord dirigées vers l'intérieur, mais la liaison avec la libido grâce au masochisme primaire permet dans un premier temps qu'elles soient dirigées

³Il s'agit du personnage éponyme de *La Métamorphose* in *La métamorphose et autres récits*, Franz Kafka, Gallimard, Paris, p. 79-148.

vers l'extérieur, et ce de différente façon. Dans un second temps, elle devient un mécanisme de défense.

Le personnage dumasien opte pour le meurtre en raison de sa volonté de survie. La violence physique qu'il exerce contre l'autre (sa femme), bien qu'elle soit en opposition avec l'amour, est une forme de lutte contre la vie. Ce qui signifie que le crime est un acte de « survivance ». En effet, la pulsion de mort qui s'exprime à travers cette violence est une réaction à une situation où les besoins sont ignorés. La pulsion de mort, c'est l'agressivité qui sous-tend les comportements de lutte contre la vie. Face à une situation où les besoins sont ignorés, l'individu utilise la violence pour obtenir de l'entourage qu'il réagisse. Dans un tel état, l'homme est confronté à deux problèmes : le problème à résoudre et la force ou l'énergie des sentiments.

Dans *L'Affaire Clémenceau*, la mort se présente comme une libération contre l'oppression sociale. La femme est la cible de la pulsion de mort du narrateur, qui cherche à s'en défaire. En tuant sa femme, il en finit avec les contraintes liées à son existence, car elle représente « la bête », qu'il faut détruire pour être apaisé. Après l'acte meurtrier, le narrateur observe un soulagement interne qui lui permet de retrouver un équilibre psychologique et physique : « Je me suis séparé, par le seul moyen qui fut définitif d'une réalité qui torturait ma vie et altérait ma raison (*Ibid.* : 318). Il ajoute : « Le crime m'a exorcisé, calmé, assaini. Je suis rentré immédiatement après, en possession de cet équilibre dont la physiologie fait la base de la vie physique et morale. [...]. Je respire, je comprends, je suis guéri, en un mot, depuis que j'ai brisé la tête qui m'étreignait » (*Ibid.* : 319-320). La femme peut symboliser la destruction de la loi. En tuant la femme, l'homme détruit la loi de la limitation. Ce qui se traduit donc par une sorte de liberté, de sérénité et d'apaisement. L'auteur montre que certains actes peuvent s'avérer nécessaires pour se débarrasser des obstacles qui bloquent le chemin vers la liberté. Cela peut se manifester sous diverses formes, allant de la destruction de l'autre à la destruction de l'impasse qui se présente à l'homme.

Conclusion

Le texte de Dumas fils met en évidence les impasses liées à la condition humaine, comment elles mènent à un rejet, à une incompréhension et à une marginalisation. Les conséquences sont tragiques pour les personnages qui se retrouvent à la fin du texte sans liberté, sans dignité et sans vie. Cependant, on peut voir que les personnages tentent de sortir de leur impasse. Animés par la volonté de réussir, de s'élever socialement et de prendre leur revanche sur les conditions d'existences, les personnages vivent une vie décevante. Car chaque fois la vie les conduit toujours dans une suite

d'échecs. Cette fatalité remet en question le but de l'existence humaine. L'impasse ici, n'est pas seulement d'ordre extérieur ou spatial, mais aussi intérieur. Elle enferme l'individu dans un cycle sans fin, où il est incapable de trouver un moyen de s'en sortir.

À travers l'œuvre de Dumas fils, il s'est agi de montrer que le reniement d'une identité ou la non-reconnaissance de l'autre dans sa différence conduit à la névrose et à la question « qui suis-je » ? Dans cette optique, l'*Affaire Clémenceau* permet de comprendre non seulement les choix de vie, les fonctionnements et les disfonctionnements qui sont générés par l'existence, mais aussi d'apporter des réponses au mal-être social et individuel dans un univers moderne complexe et agité.

En définitif, l'œuvre de Dumas fils s'avère être une véritable critique sociale qui est au service du libre-arbitre de l'individu. Ce récit révèle l'envers des préjugés d'une société qui préfère exclure plutôt que d'accepter et d'accueillir ses membres. La façon dont Dumas fils remet en question les valeurs de sa société, montre qu'il agit en faveur de la liberté d'aimer et de penser sans les entraves d'un conformisme et d'un traditionalisme qui réduit l'individu à une vie d'impasse existentielle.

Références bibliographiques

Dostoïevski F. (1980), *Le Double*, Paris, Gallimard.

Dumas fils A. (2013) [1873], *La Femme de Claude*, Paris, Mirodel de Arts.

Dumas fils A. (2006) [1866], *Affaire Clémenceau*, Paris, Adamant Media Corporation.

Daumard A. (1993), *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris, Flammarion.

Freud S. (1927), *L'Avenir d'une illusion*, Paris, PUF.

Freud S. (2013), *Deuil et mélancolie*, Paris, Payot et Rivage.

Hollier D. et Rigolot F. (1993), *De la littérature française*, Paris, Bordas.

Joas H. *La créativité de l'agir*, (1999) [2008]. Paris, Cerf.

Kafka F. (1989), *La Métamorphose et autres récits*, Gallimard, Paris.

Ndemby Manfoumy P. (2017), *Le Roman et son ombre*, Paris, Bergame.

Patrick N. (2018), *Quarantaine*, Québec, Bibliothèque Québécoise.

Vergote A. et al. (1994), *La Pensée de Jacques Lacan, questions historiques- problème théorique*, Paris, Peeters Louvain.

Webographie

Bourgeault A. « mort ou faute » : essai sur les fantasmes de suicide limite comme effets d'une différenciation interdite, [En ligne] sur <http://id.erudit.org/iderudit/013532ar>, vol 15, N°1, 2006, p. 99-112.